

Pouvons-nous faire confiance à nos enfants ?

Vous ne pouvez faire confiance à aucun d'eux », déclarait l'un de mes collègues, vétéran de la profession. Il y a de cela trente ans. J'étais alors dans ma troisième année d'enseignement. Le personnel enseignant de notre école discutait ce qui était perçu comme un manque d'honnêteté parmi les élèves. J'étais responsable des classes de cinquième et de quatrième, généralement considérées comme les moins dignes de confiance de tout le groupe.

Comme j'étais nouveau dans la profession d'enseignant, j'avais beaucoup de respect pour mes aînés. Mais cette remarque d'un professeur d'expérience avait choqué ma confiance naturelle en mes élèves. Je me demandais si j'étais naïf et crédule.

« Si vous deviez donner un test d'honnêteté à vos élèves, de telle sorte qu'ils ne se rendent pas compte qu'ils sont testés pour leur honnêteté, vous découvririez que pratiquement tous tricheraient s'ils pensaient pouvoir s'en sortir sans être pris, reprenait mon collègue pessimiste. Mais il vaut mieux ne pas connaître la vérité. » Cette dernière observation ne m'était pas adressée en particulier, mais

aux enseignants en général, une admission qu'il était plus facile de croire que la plupart de nos élèves étaient fondamentalement honnêtes. Et comme l'honnêteté relève du domaine affectif, comment créer un test valable pour mesurer cette qualité ?

Dans les semaines qui suivirent, cette discussion continua à me préoccuper. Il devait y avoir un moyen de savoir si les élèves étaient honnêtes. Mais comme ce professeur d'expérience le disait, je n'étais pas sûr de vraiment désirer le savoir. Néanmoins, une stratégie commença à germer dans mon esprit.

Mon test, bien qu'il ne soit pas tout à fait scientifique, devrait me donner quelques indications. Je préparerais un test, en ferais des copies, après quoi je laisserais les élèves se donner eux-mêmes des notes. C'était si simple, je me demande pourquoi personne n'y avait pensé auparavant (c'était juste au début de l'apparition des photocopieuses). S'ils changeaient les réponses, je le saurais.

Le « test d'honnêteté » original

Sans révéler mes plans à qui que ce soit, je préparai un test de mathématiques

« Vous ne pouvez faire confiance à aucun d'eux », déclarait l'un de mes collègues, un vétéran de l'enseignement.

David R. Streifling

TRUST?



en 20 questions à choix multiples. J'inclus délibérément des questions qui couvraient le programme jusqu'à la fin du cours secondaire pour m'assurer qu'aucun de mes 14 élèves ne serait capable d'obtenir une note parfaite. Je me doutais bien que dans ce groupe certains allaient me décevoir.

Le jour fixé, je choisis la période régulière consacrée aux mathématiques, juste avant la récréation, pour appliquer mon « instrument de recherche ». J'indiquai qu'il s'agissait d'une évaluation importante et

que je ne m'attendais que chacun fasse de son mieux. Je soulignai également que certaines de ces questions étaient trop difficiles et que je ne pensais pas que tous répondraient correctement à toutes les questions. Les réponses devaient être marquées au crayon pour qu'il soit facile de les corriger (et en même temps, bien que je ne le leur aie pas dit spécifiquement, il serait aussi facile de procéder à des corrections après la fin de l'examen).

Je fixai une limite de temps, et le test commença. Je marchai dans les rangs entre les pupitres, comme je le fais gé-

néralement pendant les examens. Après l'examen, les élèves sortirent pour la récréation et je fis des photocopies de toutes les feuilles. Après la récréation, je rendis à chacun sa feuille en instruisant la classe de marquer les corrections au fur et à mesure que j'indiquais les réponses, puis de se donner une note sur 20. Je restai à mon bureau en tête de classe pendant qu'ils procédaient à l'autocorrection, leur donnant ainsi l'occasion de changer leurs réponses sans que personne ne s'en aperçoive. Aucun élève n'avait de raison de suspecter l'existence des photocopies

que j'avais faites auparavant. Et puisque l'évaluation du travail personnel était une habitude courante dans ma classe, personne n'en fut surpris. Le soir même, je comparai attentivement les feuilles corrigées et les photocopies que j'avais faites moi-même. Toute modification de la copie originale devait donc en quelque sorte confirmer le manque de confiance que mon collègue cynique avait dans l'intégrité des élèves.

Imaginez mon soulagement et mon enthousiasme lorsque je découvris que personne n'avait modifié une seule réponse, et ceci en dépit de la pression pour réussir un examen qui était probablement injuste parce que trop difficile, et bien que chacun ait eu la possibilité de tricher facilement. Le lendemain j'annonçai avec fierté à ma classe que tous avaient 20 sur 20 ! Puis, en réponse à leur étonnement, j'expliquai que cet examen n'avait pas eu pour objet de tester leurs connaissances en calcul, mais leur honnêteté. Ils avaient ainsi réaffirmé ma confiance en eux. Je crois que la dynamique décrite dans le commentaire suivant d'Ellen White venait de se révéler : « Amenez les jeunes à sentir qu'on a confiance en eux, et ils seront peu nombreux ceux qui ne chercheront pas à se montrer dignes de cette confiance. » — *Éducation*, p. 297.

Ceci s'est passé il y a 30 ans. Le groupe d'élèves venait alors d'une communauté adventiste bien unie, de familles au standard de vie au-dessus de la moyenne. Les temps ont-ils à ce point changé depuis lors ? Les jeunes d'aujourd'hui, même de bonnes familles adventistes mais soumis à une plus grande pression pour réussir, sont-ils amenés à se contenter d'un niveau inférieur de moralité ? Et c'est ainsi que récemment j'ai entrepris une étude semblable sur un plus important échantillonnage de participants. Ces élèves venaient également d'une école d'église adventiste, mais ils appartenaient à un milieu culturel et géographique différent, presque de l'autre côté de la planète.

Avant de révéler les résultats de ce test récent, permettez-moi de vous raconter deux incidents de mon expérience dans l'enseignement. Le premier incident illustre combien il importe d'être certain des faits et données — d'aller même jusqu'à accepter la parole de l'enfant avant des impressions personnelles. Le deuxième incident suggère qu'il est parfois préférable de laisser un problème sans solution au lieu de courir le risque de punir un innocent, et de remettre certaines choses entre les mains d'un Dieu omniscient.

Imaginez mon soulagement et mon enthousiasme lorsque je découvris que personne n'avait modifié une seule réponse !

Ne pas se fier à ses propres impressions

C'était un après-midi d'hiver ensoleillé dans ma classe au Canada. Mes élèves, répartis en petits groupes, travaillaient sur des sujets de géographie. Assis à mon bureau, je corrigeais des copies. En levant la tête, j'eus l'attention attirée par le visage de Robert¹ dont le reflet se profilait sur la vitre sombre de la fenêtre. Malgré le manque de lumière, je voyais clairement qu'il était en train de parler et je l'entendis prononcer deux gros mots.

J'appelai Robert, en essayant de ne pas trop lui montrer ma surprise et ma déception, car ce garçon venait d'une famille adventiste respectable. Son père travaillait dur dans son commerce et sa mère restait au foyer. Leur soutien pour l'école était exemplaire. C'était un sacrifice pour eux d'envoyer Robert et sa petite sœur à l'école d'église. Les parents s'attendaient que leurs enfants obtiennent de bons résultats. Je savais qu'ils auraient été aussi déçus que moi s'ils avaient entendu leur fils prononcer de tels mots ; je ne l'avais d'ailleurs jamais entendu parler de cette manière auparavant. « Robert, viens donc ici. » Il obéit immédiatement.

Je lui demandai gentiment : « Qu'est-ce que tu disais là ? » Son visage prit une expression étonnée.

« Monsieur, nous étions juste en train de parler de notre projet... Pourquoi ? Que pensez-vous que j'ai dit ? »

« Allons donc, Robert, tu sais très bien ce que tu as dit ! » (Je ne voulais pas me salir la bouche en répétant ce que j'avais entendu.)

« Monsieur, insista-t-il, je n'ai rien dit de mal. »

Il me semblait à présent qu'il ajoutait le mensonge à la liste de ses crimes. D'une certaine manière j'étais enclin à le croire à cause de sa bonne conduite habituelle. De façon à l'aider à dire la vérité, je décidai de le faire sortir de la classe et

de le retrouver plus discrètement dans le vestibule (les enseignants n'avaient pas de bureau). Mais plus je faisais pression sur lui, plus il s'affolait tout en insistant fermement qu'il n'avait rien dit de mal. La situation empirait ; j'en venais moi-même à avoir envie de pleurer. J'aimais ce garçon et je ne pouvais pas le laisser s'engager sur le chemin de la malhonnêteté. J'étais sûr d'avoir la preuve. Peut-être que je devrais simplement le punir, passer outre et le renvoyer à ses devoirs. Je savais que ses parents me croiraient quand je leur raconterais ce que j'avais vu et entendu, et je savais que la punition de Robert à la maison serait beaucoup plus sévère que celle de l'école.

Et tout à coup, je fis quelque chose que je n'avais jamais envisagé de faire auparavant. Mettant ma main sur l'épaule du garçon qui pleurait, je dis : « Robert, voilà ce que je vais faire. » Il m'écouta attentivement. « Cette fois-ci, j'ai décidé de te croire parce que je ne t'ai encore jamais entendu dire de mensonge. Je vais donc ignorer l'évidence de mes sens. Nous allons retourner en classe et continuer comme si rien ne s'était passé. Mais je vais prier Dieu pour qu'il me montre si j'ai pris la bonne décision. »

Il sembla immensément soulagé. Dans les semaines qui suivirent, il continua d'être un élève modèle. Je priai à ce sujet pendant quelque temps, puis j'oubliai presque l'incident. Un jour, cinq ou six semaines plus tard, Dieu me plaça dans la même situation, comme un « play-back instantané ». C'était le même moment du jour, la même lumière, les mêmes groupes d'élèves autour des petites tables travaillant sur des sujets de géographie. En levant les yeux de ma tâche, je vis bouger la bouche de Robert et j'entendis les mêmes mots que la fois précédente. Je l'appelai immédiatement.

« Robert, est-ce que tu te souviens de notre conversation sur tes gros mots il y a de cela un mois ou deux ? Tu te souviens que j'avais demandé à Dieu de me donner la preuve ? Maintenant je l'ai. Qu'as-tu donc dit ? » De nouveau, il sembla perplexe, il ne comprenait pas.

Puis, réalisant l'importance de la situation, il demanda : « Monsieur, s'il vous plaît, que pensez-vous que j'ai dit ? » À mon corps défendant, j'épelaï les mots que j'avais entendus. Et alors, à ma grande surprise, de l'autre côté de la classe, un élève s'exclama : « Monsieur ! ça c'est moi qui l'ai dit ! » C'était Raoul, un élève de quatrième dont le père, un pêcheur,

* Les prénoms ont été changés.

n'était pas chrétien pratiquant. Raoul avait appris ces mots pendant qu'il était à la pêche avec son père. Je le remerciai et le félicitai d'avoir eu le courage d'avouer. En moi-même, je remerciai Dieu d'avoir choisi de croire Robert lors de l'incident précédent.

Quand j'y repense, je me rends compte qu'un concours accidentel d'acoustique, de lumière inhabituelle et d'activités était responsable de la situation qui avait trompé mes sens à deux reprises. Mais je tremble à l'idée des conséquences possibles pour Robert si j'avais persisté à croire ce que j'avais cru entendre, et refusé de me laisser guider par un « sixième sens ».

Les enseignants ne sont pas omniscients

Quelques années plus tard, dans une autre province du Canada, deux de mes élèves de cinquième et de quatrième, tous les deux grands et forts, avaient été envoyés en retenue pour des infractions mineures. On décida rapidement que chacun d'eux devait écrire 50 lignes. (Cet article n'a pas pour objet de discuter les mérites de différentes formes de discipline.) En me retournant pour écrire le devoir au tableau, je sentis quelque chose frôler mon oreille gauche. L'objet rebondit contre le tableau et tomba à terre. C'était une gomme rose. Instinctivement, je me dirigeai vers la porte de la classe, vérifiai le couloir d'un bout à l'autre, notai que les rideaux de la fenêtre étaient bien en place et qu'aucun des élèves ne se trouvait dans les environs. Le coupable devait donc être l'un des deux garçons en retenue. Mais impossible de dire lequel. Le « missile » était venu et reparti si rapidement que je n'avais pas eu le temps de calculer l'angle de provenance. Chaque élève possédait une gomme semblable et même si ce n'était pas le cas, elle avait pu être empruntée à cet effet. Je n'étais sûr de rien. Cependant, sur la base d'expériences précédentes et de mon évaluation des caractères, j'étais capable de déduire lequel des deux était le plus porté à ce geste. (Les professeurs excellent à ce genre d'exercice.)

D'après mon expérience professionnelle, Jonathan me parut le plus suspect.

J'ai entrepris une étude semblable sur un plus important échantillonnage de participants.



Il avait été adopté à six ans par la famille de l'un des pasteurs de la région. Il faisait juste le strict nécessaire pour s'en sortir en classe et il avait l'art de se mettre dans toutes sortes de situations difficiles. Thomas, lui, était différent. Son père faisait partie du comité directeur de l'école. Sa mère était un membre actif de la communauté et de l'école. Thomas était admiré par ses camarades. Il occupait souvent des postes de responsabilité et s'arrangeait pour ne pas se mêler aux querelles. Ses notes étaient excellentes ; dans les conseils de classe et les réunions de parents d'élèves, tout le monde chantait ses louanges.

Mais avant de prendre une décision, je voulais que le coupable admette sa faute. Et c'est ainsi que, pour confirmer mon soupçon, je demandai : « Qui a jeté la gomme ? »

Les deux garçons répondirent ensemble : « Ce n'est pas moi. »

Je m'adressai donc à eux séparément : « Est-ce que tu as jeté la gomme ? » Et de nouveau, chacun nia et refusa d'accuser l'autre.

Cette situation ne menait nulle part. C'était le cas classique d'une personne qui ment et de l'autre qui dit la vérité, sans aucun moyen de pouvoir distinguer la vérité du mensonge. Je considérai donc mes options. Je pouvais les garder en retenue chaque après-midi jusqu'à ce que le coupable avoue. Mais dans ces conditions comment pouvais-je être certain que

l'innocent ne céderait pas le premier en disant un mensonge pour pouvoir se débarrasser d'un problème ? De plus, pourquoi l'innocent devrait-il être en retenue ? Je leur racontai l'histoire de Robert, en admettant que je n'étais pas omniscient, et que je choisisais de continuer à leur faire confiance, demandant à Dieu de me procurer la preuve dont j'avais besoin, en son temps. Peu après, j'avais complètement oublié l'incident ; mais Dieu ne l'avait pas oublié.

Quelques années plus tard, l'un de ces garçons, alors en classe terminale, était membre d'un groupe musical de cuivres et d'une équipe de gymnastique. Je travaillais dans une autre fédération, à plus d'un millier de kilomètres de là. Leur tournée de printemps les amena dans notre région. La représentation du samedi soir fut une réussite. J'étais fier en particulier d'avoir joué un rôle dans le succès de cet élève et je ne me souvenais plus de l'épisode de la gomme. Après la représentation, en me dirigeant vers le parking, je ne réalisai pas que j'étais suivi jusqu'au moment où une voix m'interpella.

« Monsieur Streifling ! » C'était mon ancien élève.

« Cela fait plaisir de te voir ! Ton groupe a fait un excellent travail ce soir ! »

« Monsieur Streifling, je dois vous parler. »

« Est-ce qu'on peut le faire ici ? »

« Monsieur Streifling, est-ce que vous vous rappelez quand j'étais en sixième... ? »

Et peu à peu, avec son aide, ma mémoire fut rafraîchie.

« Eh bien, je dois vous dire que c'est moi qui vous ai menti... »

C'est ainsi que des années plus tard, il se tenait là, désireux de rétablir la situation et de demander pardon. Le Saint-Esprit n'avait pas oublié, même si moi j'avais oublié.

Je le regardai dans les yeux et répondis : « Jeune homme, je suis fier de toi. J'avais complètement oublié cet incident, mais ce que tu viens de faire n'est pas facile. C'est le signe d'un chrétien qui a acquis de la maturité. Et tu dois savoir aujourd'hui que dans mon esprit tu es très haut placé. »

Mon cœur est heureux quand je pense à cet incident du passé, et je réalise que lorsque nous ne sommes pas sûrs, Dieu peut donner la certitude. Mais si j'avais compté sur mon jugement humain limité, un maître et deux élèves auraient pu être profondément blessés, car le jeune homme dans le parking ce soir-là n'était pas Jonathan, mais Thomas.

Les résultats du « test d'honnêteté » récent

Et à présent, venons-en aux résultats du « test d'honnêteté » plus récent. Le processus était pratiquement le même que pour le test d'il y a 30 ans, sauf que puisqu'il ne s'agissait pas de mes propres élèves (j'enseigne actuellement au

niveau universitaire), j'ai dû m'assurer la coopération de leur professeur principal. Deux classes avaient été impliquées. Dans chacune d'elles, les élèves avaient corrigé leur propre feuille, comme cela avait été le cas dans ma classe 30 ans auparavant. Ils n'avaient aucune raison de suspecter que leurs réponses originales pourraient être photocopiées. Sur les 49 élèves des classes de cinquième et quatrième, 48 n'avaient pas changé leurs réponses incorrectes pour améliorer leur note. Malheureusement, un le fit, mais seulement un. Compte tenu du fait que le groupe était plus nombreux, la différence entre les deux tests n'est donc pas significative.

Implications

Les histoires de Robert, Jonathan et Thomas ne représentent que deux incidents retenus au cours de mes 17 années d'enseignement secondaire. Ces expériences sont bien sûr l'exception et non pas la règle. La plupart du temps, mon expérience a confirmé que les professeurs doivent rester vigilants, être « sages comme des serpents et purs comme des colombes ». Ils doivent aimer et apprécier les particularités de l'enfance. Nous ne traitons pas ici d'une nouvelle approche pour la gestion de la classe ou les questions de discipline. Je voudrais demander à mes collègues de reprendre courage et de mettre leur confiance en Dieu et en les enfants qu'il leur confie.

Ces expériences démontrent également que nous nous trouvons parfois dans des situations où nous n'avons pas d'autre choix que faire confiance aux enfants, car Dieu seul connaît toute la vérité ! En tant que professeurs, nous pensons parfois connaître toutes les réponses pour traiter les questions de discipline d'une manière rapide et juste. Il s'ensuit que nous prenons des décisions sur la base d'une vision partielle et faussée. Pour finir, combien de fois n'avons-nous pas conclu que nous ne pouvons pas faire confiance aux enfants, et avons-nous pris un peu trop rapidement une décision plutôt qu'une autre dans telle ou telle situation ?

J'ai cité deux histoires de « réussite », mais quel fut le nombre de mes « échecs » au cours des années ? Dieu seul le sait ! Ce n'est qu'en maintenant un rapport constant avec l'Infini que nous serons assurés de commettre moins d'erreurs. Il s'agit là d'un vrai défi.

Pouvons-nous faire confiance aux enfants ? La confiance est à la fois une

attitude et un choix. Et il arrive, lorsque nous choisissons de faire confiance aux enfants, qu'ils en profitent, nous mettent dans l'embarras et nous font paraître incompétents. Mais quelles sont les conséquences possibles si nous ne leur faisons pas confiance ?

Je crois que la vraie question est : **Pouvons-nous nous permettre de ne pas faire confiance à nos enfants ?** L'autre option est trop effrayante et chargée d'un potentiel de conséquences tragiques. Que dirons-nous lorsque nous nous tiendrons devant le Juge éternel qui voit clairement les rapports entre la cause et l'effet ? En choisissant de ne pas faire confiance nous perdons beaucoup et gagnons très peu. Mais peut-être que la meilleure raison pour maintenir une attitude de confiance est résumée dans le passage d'Ellen White cité plus haut. Voici tout le paragraphe : « *Le sage éducateur cherchera à inspirer confiance à ses élèves et à développer chez eux le sens de l'honneur. Les enfants et les adolescents aiment qu'on leur fasse confiance. Il en est beaucoup, même parmi les tout petits, qui ont un sentiment très vif de l'honneur. Tous désirent être traités avec confiance et respect, et ils en ont le droit. Ils ne devraient pas être amenés à croire qu'ils ne peuvent ni sortir ni rentrer sans être surveillés. La méfiance démoralise et produit les maux mêmes que l'on veut éviter. Au lieu de surveiller continuellement, comme si l'on soupçonnait le mal, les maîtres qui sont en contact avec leurs élèves discerneront les mobiles d'un esprit remuant et susciteront les influences contraires. Amenez les jeunes à sentir qu'on a confiance en eux, et ils seront peu nombreux ceux qui ne chercheront pas à se montrer dignes de cette confiance.* » — Éducation, p. 296, 297.

Le Dr David R. Streifling a enseigné 17 ans dans les petites classes du premier cycle du secondaire, et 15 ans à l'université. Son article « *Le rôle de l'environnement dans l'enseignement* » a paru dans un numéro précédent de la Revue d'éducation adventiste. Il habite à Lacombe, dans la province d'Alberta, au Canada.

